UNIVERSITÉ DE FRANCE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

ÉTUDE

SUR

LA PRÉDICATION

DE

J. J. S. CELLERIER.

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la Faculté de Théologie protestante de Strasbourg,

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

le *1864*, *à* *heures du soir*,

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

ÉMILIEN BRUNIQUEL,

DE MONTREDON (TARN).

STRASBOURG

TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, 3.

1864.

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552708_0023

A MES PARENTS.

A MES AMIS.

E. BRUNIQUEL.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

M. BRUCH ✻, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ✻,
RICHARD,
REUSS ✻,
SCHMIDT,
COLANI,
LICHTENBERGER,
} Professeurs de la Faculté.

M. RICHARD, Président de la soutenance.

MM. RICHARD,
COLANI,
LICHTENBERGER,
} Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

ÉTUDE

SUR

LA PRÉDICATION DE J. J. S. CELLERIER.

Introduction.

J'aime les biographies. Est-ce curiosité? Peut-être. Cependant il y a plus. Toute vie est une leçon ; le cœur comme la conscience y trouve toujours quelques enseignements à recueillir. En face d'une de ces personnalités qui ont marqué par le talent ou la vertu, on se sent l'âme agrandie, et à une curiosité, d'abord plus ou moins vaine peut-être, s'associent bien vite la sympathie et l'enthousiasme.

Tels sont les sentiments que l'on éprouve quand on connaît la vie du pasteur Cellerier.

Je n'ai pas l'intention d'en retracer ici les traits ; ce n'est pas mon sujet. Je ne pourrais d'ailleurs que répéter ce qu'en ont écrit MM. Diodati et Gaussen. Qu'il me soit permis seulement d'exprimer mon admiration et mon respect pour les vertus évangéliques du pasteur de Sattigny. Si dans le prédicateur il y a des lacunes à regretter, des défauts à signaler dans le chrétien, dans le pasteur, il n'y a place que pour la sympathie la plus sincère. C'est justice.

Mélange de fermeté et de douceur, d'humilité et de renoncement, la vie de Cellerier fut toute vouée aux

soins de son troupeau. Pendant trente ans il fut un modèle de foi et de charité : c'est une jeune fille qu'il sauve du déshonneur ; c'est un de ses paroissiens qu'il ramène à force de patience et de ménagements ; c'est une famille qu'il garantit de la détresse et de la faim ; c'est son intérêt qu'il sacrifie au bien-être des pauvres ; c'est toute une paroisse qu'il préserve des désordres et des factions dans une époque de tourmente révolutionnaire. Oui, Cellerier fut un grand chrétien. Il avait appris de son maître à être humble, charitable, bon. Il avait puisé auprès de lui l'amour de tout ce qui est grand et beau, la passion du dévouement et une foi ininterrompue en la providentielle bonté de Dieu.

A côté de ces assertions je pourrais mettre des faits ; mais je l'ai dit, je n'écris pas la biographie de Cellerier. Je ne veux parler que de sa prédication. Je laisse le pasteur, je laisse le docteur ; je ne m'occupe que de l'orateur. C'est mon unique but. L'atteindrai-je à la satisfaction de mes juges ? Je ne l'espère pas. On trouvera ce travail superficiel, incomplet. Je passe condamnation. Je n'alléguerai qu'une excuse : la difficulté.

Soit, en effet, que j'ai mal cherché, soit qu'on n'ait pas encore apprécié la prédication de Cellerier, je n'ai rien trouvé qui pût me guider. Ce n'est donc pas une œuvre de compilation que cette thèse. Elle est toute personnelle. A défaut d'autre mérite, elle aura au moins celui-là ; mais on comprendra aussi que j'aie besoin d'indulgence.

J'en ai besoin à un second titre. La prédication de Cellerier est volumineuse. L'auteur publia en 1818 un premier recueil de sermons adressé à ses paroissiens ; en 1819, trois volumes de discours et de prières ; ses

homélies en 1825, et ses nouveaux discours familiers en 1827. En tout huit volumes. Si à ce nombre nous ajoutons le nouveau recueil de sermons, d'homélies, de discours familiers et de prières, publié par M. Diodati, on voit que la prédication de Cellerier se compose de neuf volumes de plus de quatre cents pages chacun en moyenne. Je ne parle pas de ses autres ouvrages.

En face d'une telle quantité de sermons se présentaient deux voies : ou bien ne lire qu'un nombre plus ou moins restreint de sermons, et, généralisant mes observations, les appliquer à l'ensemble ; ou bien les lire tous : ce que j'ai fait.

Plus commode, la première méthode est défectueuse à bien des titres. Elle n'offre rien de sûr ; elle suppose dans l'œuvre à juger une égalité parfaite dans toutes les parties : un même ton, une même touche, du commencement à la fin. Ce n'est pas le cas de Cellerier. Selon que vous lisez ses homélies, ses discours ou ses sermons, vous avez une opinion toute différente. Onctueux, simple, familier dans ses sermons, vous le trouvez didactique, long, embarrassé, diffus dans ses homélies. Cela tient, je le sais, à certaines circonstances et notamment aux auditeurs auxquels les homélies étaient adressées. Prêchées à Genève, dans le temple de l'Auditoire, devant un public plus ou moins théologien, elles revêtent, à tort ou à raison, un caractère moins pratique.

Quoi qu'il en soit des causes qui expliquent les différences que l'on remarque dans la prédication de Cellerier, j'ai dû, pour m'en faire une idée juste, la lire en entier ; et ici nouvelle difficulté.

J'avais trop à lire pour bien lire. J'ai dû lire vite, et

par conséquent négliger bien des traits qu'une réflexion plus longue m'eût révélés.

Plus qu'un mot pour expliquer la marche de ce travail. Dans toute appréciation il faut une norme ; l'ouvrier a le mètre ou la toise ; le marchand ses poids ; le critique a aussi ses poids et ses mesures. Eh bien, dire en quelques lignes ce que me semble devoir être la prédication chrétienne ; puis examiner si celle de Cellerier répond à cette caractéristique, c'est tout ce que je me propose.

I.

Je serai bref. Quelques considérations générales suffiront.

Le but du prédicateur est tout moral ; il veut faire des hommes des chrétiens, c'est-à-dire faire pénétrer dans leurs cœurs les sentiments, les pensées, les volontés, les tendances, la vie de celui qui s'est proclamé le Fils de Dieu.

Il n'y parviendra jamais complétement, et, dans tous les cas, rude tâche ; j'en conviens. Résistances multipliées d'une nature vouée la plupart du temps au culte de la matière : c'est vrai. Malgré cela, pas de découragement ; devant la force, point de résistance, dit un adage. Il a raison cet adage, tout brutal qu'il est.

Mais la prédication est-elle une force? Quels sont ses moyens ?

Indépendamment de l'action divine, dont je n'ai pas à m'occuper ici, la prédication dispose, dans l'œuvre de l'évangélisation, de deux auxiliaires puissants, fournis par la nature humaine : le cœur et la conscience.

II.

Le cœur. Il y a dans l'homme un goût inné pour le bien, de nobles aspirations, des besoins supérieurs, qui, à côté de tendances toutes terrestres, lui font pres-

sentir la vocation éternelle qui l'attend. Tout cela c'est de l'histoire ancienne ; on l'a reconnu de tout temps.

L'homme, en effet, aime le vrai, admire le beau ; le sacrifice l'émeut, la compassion fait battre son cœur, la pitié le désarme, l'enthousiasme l'échauffe, le ravit, le transporte ; les mots de sainteté, d'idéal, d'éternité, de beauté, parlent à son cœur, et quand parfois son âme a senti les réalités ineffables de l'invisible, elle étouffe dans un monde trop étroit pour elle. Elle se sent appelée à une autre vie et à une autre destinée. Il y a, en un mot, en chaque homme des germes d'un Jésus-Christ en petit ; petit, très-petit, si vous voulez ; souvent il est voilé, comprimé, anéanti peut-être. Qui le conteste ? Bien des plantes étrangères étouffent le bon grain. Il est des hommes qui n'ont jamais senti la beauté morale. Certes, vous n'en ferez jamais des Jésus-Christ, parce qu'ils sont hommes, et que Jésus-Christ est plus qu'un homme ; mais qu'est-ce à dire ? Ne pourra-t-on pas rapprocher de Jésus-Christ l'âme humaine ; en tant sans doute que ce qui est faible peut entrer en communion avec ce qui est fort, ce qui est humain avec ce qui est divin ?

Rompez l'atonie morale de la conscience humaine ; défrichez ce champ couvert de ronces et d'épines. Réveillez les aspirations endormies ; si elles sont faibles, hésitantes, développez-les ; agrandissez la sphère de la réalité ; faites sentir à l'homme qu'au-dessus de ce qui se touche et se voit plane une réalité supérieure et éternelle. Mais comment ? Au moyen du christianisme, de la nature, de l'homme lui-même, qui tous attirent les cœurs à Dieu par la manifestation de ses perfections. Ne parlons ici que du christianisme.

M. Pécaut définit la Bible, « le document le plus remarquable de la sainteté parmi les hommes. » Inutile de le prouver. Sans parler d'un Moïse, d'un Abraham, d'un David sous l'ancienne alliance, d'un saint Paul et de bien d'autres sous la nouvelle, Jésus-Christ offre au prédicateur une ressource des plus puissantes. « C'est Christ et toujours Christ qu'il faut prêcher au peuple, » disait Olshausen. Je suis de son avis. Christ est toute la religion.

C'est, en effet, un être qui vit, qui agit, qui aime, qui croit, qui espère, qui meurt, et qui, dans tous ces actes, présente le modèle accompli d'une beauté morale sans égale.

Or, s'il est dans l'âme humaine quelque goût pour la vertu, si l'homme l'aime et l'admire, s'il a en lui quelque élément naturellement chrétien, si l'on croit qu'il doive y avoir entre son cœur et le bien la même harmonie qu'entre l'œil et la lumière, l'oreille et le son, on ne saurait nier que Jésus-Christ, présenté à l'homme avec l'éclat d'une personnalité divine, ne puisse, dans certains cas, captiver son cœur et créer en lui une foi vivante et forte.

Si, en effet, l'homme est destiné au bien, est-ce que Jésus-Christ n'est pas le bien personnifié ? Si l'homme aime le renoncement, le sacrifice, l'humilité, le courage, la foi, l'espérance, est-ce que Jésus-Christ n'est pas l'incarnation de toutes ces vertus ? Et alors est-ce que l'homme ne s'unira pas étroitement à lui ? Est-ce qu'il ne fera pas un avec lui ? Est-ce qu'il ne se nourrira pas de sa chair et de son sang ? Est-ce qu'il ne croira pas de sa foi ? Est-ce qu'il n'aimera pas de son amour ? Est-ce qu'il n'espérera pas de son espérance ? Est-ce

qu'il ne vivra pas de sa vie? Est-ce qu'il ne dira pas comme saint Paul et avec saint Paul: Christ est ma vie ; ce n'est pas moi qui vis : c'est Jésus-Christ qui vit en moi?..... Peut-être.

Soyons juste. Assurément ce genre de prédication est bon. Il vise au cœur. Il le met directement en contact avec la beauté spirituelle. Il la lui fait aimer. Il est une réaction contre une foi de tête. Néanmoins il est insuffisant. Salutaire aux âmes naturellement belles, qui s'enthousiasment facilement, qui aiment la piété par sentiment, une telle prédication manquerait dans bien des cas son but. Beaucoup de gens échapperaient à son action.

Sans doute l'homme a quelque goût pour le bien ; mais trop souvent il l'aime en théorie; en pratique, c'est autre chose. Il y a en lui le mal, le péché ; et s'il a de nobles aspirations, il en a aussi de mauvaises.

Il ne manquerait pas de gens, je m'assure, qui vous tiendraient à peu près ce langage : «Vous nous parlez de Jésus-Christ, de sa piété, de sa charité, de ses vertus ; oui, cela est beau, cela est grand; nous admirons comme vous, nous sommes émus comme vous.» Mais pures paroles que tout cela! Ils ignorent les joies de la piété, les plus douces de toutes. Ils aiment mieux jouir de la matière et de la sensation, ne fût-ce qu'à la façon de la brute.

Que faire en face de tels hommes? Comment les amener à Jésus-Christ? Par la conscience.

III.

La conscience. La conscience est cette voix inté-

rieure qui dit à l'homme : sois juste, généreux, dévoué ; fuis le mal, fais le bien..

Or cette voix céleste a bien des fois retenti en vain dans le cœur de l'homme irrégénéré. Maintes fois l'homme l'a méconnue. Il a été indifférent, ingrat, égoïste, abominable. Au lieu d'aimer il a haï, au lieu de bénir il a maudit. Dieu, les hommes, l'univers, il les a blasphémés. A sa conscience qui lui criait : sois vertueux, il a dit : Je ne veux pas. Chaque jour a vu augmenter ses transgressions et sa culpabilité.

Eh bien! faites sentir à l'homme sa responsabilité devant Dieu ; qu'il la touche du doigt ; que sa raison en soit convaincue par des preuves patentes comme le jour en plein midi. Aussitôt vous entendrez sa conscience pousser le cri d'alarme et demander un sauveur. Elle ne dira plus seulement à l'homme : fais le bien, mais je le veux, il le faut, ou malheur. Elle l'accablera de remords, de craintes, d'appréhensions ; elle lui offrira un avenir menaçant ; elle l'obligera à chercher Christ. Présentez-le lui seulement. Prouvez-lui qu'il est le sauveur du monde ; qu'il n'a qu'à s'unir à lui par la foi pour obtenir le pardon et la paix. Pressé par les aiguillons de sa conscience, il se jettera dans les bras de la grâce ; il s'unira à Jésus-Christ ; il ne reculera pas devant les sacrifices les plus pénibles ; et s'il résistait, la conscience élèverait aussitôt sa voix importune : Tu dois, il faut, ou malheur.

Donc, en résumé, je crois que la prédication doit s'adresser au cœur et à la conscience des auditeurs.

IV.

Ce point de vue, Cellerier me semble l'avoir partagé :

« Le fond de la morale doit être sévère et la forme douce; c'est ce que l'expérience m'a appris. L'Évangile est sévère, malheur à nous si nous l'étions moins que lui; mais la sévérité accompagnée d'onction ne déplaît pas au monde lui-même, car l'homme a un goût naturel pour la perfection. »

Voilà ce qu'écrivait Cellerier dans un opuscule inédit. Ainsi, pensait-il, il faut rendre la religion, l'Évangile aimables, afin de gagner les cœurs. Nous verrons plus loin qu'il ne néglige pas la conscience. Ne nous occupons ici que du cœur.

Ame profondément convaincue, nature sensible à l'excès, Cellerier trouvait dans la religion du Christ, l'idéal qu'il rêvait. « O Jésus, ô mon maître, s'écrie-t-il quelque part, à quel autre qu'à toi irions-nous! » C'est cette foi qu'il essaya de faire partager à sa génération. Il voulut rendre, dans ce but, la religion aimable. Il ne fallait pas moins dans une époque d'affaissement moral et religieux.

On le sait, à la fin du siècle dernier, l'impiété avait fait des progrès. Voltaire et les encyclopédistes triomphaient çà et là. La révolution grondait sourdement, opérant ses nivellements sanglants. La religion était un moment bannie de ses temples. Le trône et l'autel croulaient, tandis qu'on déifiait la raison. L'impiété était sans doute loin d'avoir tout envahi, mais parti de haut, le mal tendait à s'étendre.

Or que faire? Quelle digue opposer à ce torrent envahisseur? Menacer, tonner, annoncer à une génération dévoyée les jugements de Dieu? Oui, sans doute; mais aussi parler à son cœur, lui montrer le côté attrayant de la religion, les consolations dont elle dispose, les

promesses qu'elle fait, les radieuses perspectives qu'elle ouvre, les joies qu'elle donne, la vie divine qu'elle crée, alimente et développe, viser au cœur et toujours au cœur, évoquer tour à tour la reconnaissance, l'admiration, la piété, la soif d'éternité, de bonheur, de Dieu, toutes les saintes vertus d'une nature dévoyée mais destinée au bien; c'est ce que fit Cellerier.

S'il insiste sans doute parfois sur le côté sévère de la religion et sur l'obligation de se soumettre à ses lois, il prêche d'autre part: sur le bonheur du fidèle qui est en Christ; sur la bonté de Dieu dans le cours de nos années; sur le repos de l'âme; sur les appels de Dieu; sur la vie et la mort du chrétien; sur la Providence dirigeant tout pour le bonheur des fidèles; sur la paix avec Dieu; sur l'homme perdu et sauvé etc. etc. Il prêche sur le bonheur d'être en communion avec Dieu, il parle de la joie qu'il y a à se sentir en conformité de volonté et de sentiment avec lui etc. etc.

Quand il s'agit d'un homme vertueux, d'un chrétien sincère, d'un magistrat intègre, d'une famille, d'un père, d'une mère, d'enfants selon Dieu, Cellerier aime beaucoup à en tracer le portrait.

D'autre part il fait celui du méchant, de l'impie, de l'ingrat. Son but dans le premier cas est d'attirer par la beauté du bien, et dans le second d'éloigner du mal, par la laideur du vice.

Ainsi encore parlant de l'homme qui aime ses semblables, il nous en fait le tableau. Il nous le montre défendant les droits du faible, rapprochant les cœurs divisés, relevant les âmes abattues, en paix avec ses semblables, pardonnant, aimant, « ayant son pouvoir borné, mais non pas son amour. »

Dans un discours sur la vieillesse du chrétien, il nous présente l'image de Celui que la foi soutient au milieu des infirmités d'un âge avancé.

Ailleurs c'est le culte, c'est la religion, c'est le christianisme, dont il énumère les bienfaits. Ce sont les mœurs simples du cultivateur pieux qui vous touchent.

« Pendant l'hiver le cultivateur règle ses affaires. Il se prépare aux soins et aux labeurs de l'été. Il profite des loisirs qu'amène une saison rigoureuse pour faire l'éducation de ses enfants.... Voyez ce tendre père rassembler ses enfants autour de la flamme brillante du foyer. Il les fait lire tour à tour dans nos saints livres. Il dirige leur main tremblante qui s'essaie à former des caractères. Comme ses enfants paraissent joyeux de l'attention et des encouragements qu'il leur donne !.... Heureuse famille ! Quels ne seront pas ses succès en recevant ainsi dans la maison paternelle des soins tendres et soutenus ! Quelle influence surtout n'aura pas sur leur conduite à venir cette attention à former leurs esprits et leurs cœurs ! Ces enfants deviennent hommes; ils sont des modèles de piété filiale. Reconnaissants, ils aiment leur Dieu. Ils songent à l'avenir. Ils s'y préparent par la lecture et la méditation des Écritures. »

Que de tels tableaux plaisent au cœur ! Comme ils devaient toucher les âmes auxquelles ils s'adressaient ! et, ne l'oublions pas, c'était à des cultivateurs en grande partie qu'ils étaient destinés.

Qu'on lise encore le sermon sur l'obligation de concourir à l'instruction religieuse des enfants. Comme le cœur est doucement remué ! Comme on sent que la religion n'a rien de sec et de froid ; qu'elle n'est pas un habit de cérémonie, bon à mettre à certains jours et à

quitter ensuite, mais, au contraire, une compagne, une amie de tous les instants et de toutes les occasions, qui charme l'existence, qui le garantit des écueils, qui allége les souffrances et les deuils, qui entretient dans l'âme une tranquillité suave, et ouvre le cœur à la confiance et à la sérénité.

Donc Cellerier fait appel à la beauté morale pour pénétrer à l'âme de ses auditeurs. Mais ce n'est pas tout. Pour grande et belle que soit la religion, il faut le montrer. Or Cellerier disposait pour cela de trois qualités éminentes : l'individualité, l'onction, l'actualité.

Individualité et onction. Je ne sépare pas ces deux qualités; car, si l'on peut concevoir un prédicateur individuel sans onction, on n'en saurait imaginer un onctueux sans individualité. Je suis obscur ; je m'explique.

Il n'y a pas deux visages qui se ressemblent. Vous contestez ? Regardez mieux. Chacun a sa physionomie propre et ses caractères particuliers. Il en est de même de l'être intérieur : chacun de nous a en lui quelque chose qui le distingue de son voisin. Eh bien, le prédicateur qui se montre tel qu'il est, est individuel. Il est naturel; sa prédication y gagne en variété comme en intérêt. Ne me parlez pas de ces prédicateurs empesés, chez qui l'existence du cœur est un problème. L'auditeur aime à sentir sous le mot une âme qui parle ; et si, de plus, cette âme est belle et bonne, elle exerce une attraction puissante. Le prédicateur ainsi doué est onctueux. Il allèche, il gagne, il persuade, il s'insinue peu à peu, comme la goutte d'eau dans le roc le plus dur. Tel fut Cellerier.

Lisez les sermons sur les vœux réciproques du pas-

teur et du troupeau ; sur la maladie ; sur les devoirs de la vie domestique; sur la sanctification du dimanche ; sur les consolations pour la mort de nos amis ; sur le chrétien semblable à l'enfant ; sur le cultivateur etc. Lisez la majorité de ses discours familiers. Quelle piété ! quel naturel ! quelle onction ! Comme on y sent palpiter une âme ! comme on la trouve chrétienne ! comme on comprend que le secret de son onction se résume en ces deux mots : amour de Dieu, amour des hommes.

En maints endroits, en effet, la prédication de Cellerier est une oraison. Elle abonde en invocations. Une foule de sermons finissent par une prière. Dominé par la puissance du sentiment religieux, Cellerier s'adresse directement à Dieu. Tantôt c'est sa grâce qu'il invoque ou sa miséricorde qu'il bénit. Tantôt il s'écrie : «Grand Dieu, que serait-ce d'être un objet d'aversion pour Toi ! pour Toi, la source unique du bonheur et de la vie, » etc. ; et ailleurs : «Toi seul, ô mon Dieu ! Toi seul Tu es un trésor que rien ne peut nous ôter, » et encore, à propos des bienfaits de Dieu : «O mon Créateur, je me prosterne à tes pieds et je te bénis. Faible vermisseau, enfant de la poussière, abject à tes yeux par tant de péchés, tant d'erreurs, tant de souillures, l'homme n'est pas cependant oublié de ta providence ! ... O sagesse ! ô pouvoir ! ô miséricorde incompréhensible ! »

Tantôt s'alarmant sur la dureté de ses paroissiens : «Mon Dieu, s'écrie-t-il, est-ce donc là la joie que je m'étais promise en venant habiter au milieu d'eux, leur consacrer mes forces et mon existence ! » Tantôt c'est le Rédempteur des hommes qu'il exalte. Tantôt,

enfin, c'est à ses auditeurs qu'il découvre un cœur tout pénétré de la plus vive sollicitude.

«Que je serais heureux si j'avais fait sur vos âmes une impression durable et salutaire!» Sous toutes ses paroles on sent le pasteur zélé, qui n'a pas de plus grand intérêt que celui de son troupeau.

C'est à ses auditeurs qu'appartient tout son être. Il descend avec eux dans les plus minutieux détails de la vie. Il s'occupe de leur bien-être temporel comme de leur avenir éternel. Il leur donne des conseils, des directions, sur le ton de la plus profonde tendresse.

«Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres,» disait saint Jean à ceux qui l'entouraient. «Mes frères, mes très-chers frères, mes enfants, mes chers enfants,» répète Cellerier en maints endroits de sa prédication.

Si la guerre menace ses auditeurs, leurs personnes et leurs propriétés, il les raffermit; si une mauvaise récolte jette la gêne dans les familles, il les console; s'il a parfois à se plaindre de leurs manquements, c'est toujours avec une compatissante charité.

Dans une occasion il eut à lutter contre un certain nombre de ses paroissiens qui pour des motifs plus ou moins frivoles s'absentaient du culte. Il usa de tant de douceur, de tant d'affection, qu'il ne tarda pas à ramener les déserteurs, et le dimanche suivant il s'écriait du haut de la chaire: «Oh! mon Dieu, quelques années, quelques mois, d'une telle félicité; que je voie la piété renaître et s'affermir dans ces campagnes! alors j'aurai assez vécu! Alors je t'adresserai cette prière: Laisse maintenant aller ton serviteur en paix; et dans le jour des rétributions, dans ce jour formidable pour le méchant, mais consolant pour les disciples de Jésus, je

me placerai à leur tête, je m'avancerai avec eux vers le trône des miséricordes et je dirai au Rédempteur des hommes : Me voici, Seigneur, avec ceux que tu m'as donnés. »

Allez donc résister à un homme qui vous parle un tel langage ! Pourquoi cette joie ? Pourquoi cette communion d'intérêts jusque dans la vie à venir ?

Écoutez-le encore. C'est le premier jour de l'année : « Vous tous qui habitez ces campagnes, nous vous bénissons dans la maison de l'Éternel... Pères et mères, soyez bénis dans vos enfants... Mes enfants, nous vous bénissons aussi dans la maison de l'Éternel... Vieillards dont nous honorons les cheveux blancs, recevez nos vœux et nos bénédictions... »

Et les pauvres et les affligés et les malades et les absents et les jeunes gens et les impies eux-mêmes ont aussi leur part de bénédictions et de souhaits.

« Nous vous bénissons aussi dans la maison de l'Éternel, pauvres qui venez y chercher des consolations. Dieu veuille vous conserver les forces et la santé qui vous sont nécessaires... Dieu veuille que marchant sur les traces de Jésus vous puissiez lui dire un jour : O mon Sauveur reçois dans le séjour du repos, ce pauvre qui comme toi ne possédait pas un lieu où reposer sa tête...

« Vous avez aussi part à nos vœux vous que nous n'apercevons pas dans cette assemblée ; vous tous dont la tiédeur ou l'irréligion nous afflige et nous épouvante. »

Ainsi s'exprimait la prédication apostolique. Ainsi saint Paul écrivait aux Philippiens : « Je vous chéris de la tendresse de Jésus-Christ. Si mon sang sert d'aspersion sur le sacrifice et l'offrande de votre foi j'en ai de

la joie et je m'en réjouis ; » et aux Galates : « Mes enfants pour qui je sens de nouveau les douleurs de l'enfantement » et aux Corinthiens : « Qui est en souffrance que je ne souffre? Qui vient à tomber que je n'en éprouve une vive douleur? » Ainsi ont parlé tous les orateurs qui ont agi sur la conscience humaine. C'est que s'il faut le sabre pour faire courber la tête, il faut le cœur pour gagner le cœur. L'amour seul attire l'amour.

Cellerier l'avait compris. Il aimait ceux que Dieu lui avait confiés, et il trouvait dans cet amour la source d'une onction puissante. « J'en ai sangloté toute la soirée, » disait une jeune fille après une prédication de Cellerier; et M. Diodati ajoute : « Il est tel homme à cheveux gris qui même à cette heure ne peut songer à Cellerier sans que ce souvenir fasse battre son cœur et n'humecte ses yeux. »

Donc Cellerier brille avant tout par son individualité et son onction. C'est bien certainement ce qui lui valut les triomphes qu'eut sa prédication.

Mais je l'ai dit : il a encore une autre qualité précieuse : l'actualité.

L'actualité. On le sait, Cellerier exerça son ministère pendant la révolution et les guerres qui suivirent. Il était impossible qu'en raison de sa position géographique sa paroisse n'en ressentît les contre-coups. Toutefois ces bouleversements avaient dans leurs excès même d'énergiques enseignements. Plus d'une fois Cellerier dut s'en servir pour le bien de son troupeau.

Tantôt il rappelle à ses auditeurs les jours funestes où l'institution du dimanche était menacée; tantôt c'est l'histoire contemporaine qu'il invoque pour leur montrer l'instabilité des biens de la terre; tantôt il leur fait

voir le chrisitanisme sorti vainqueur des combats qu'ils ont vu l'incrédulité lui livrer; tantôt il profite des circonstances actuelles. Genève est-elle environnée et comme assiégée par une armée ennemie? Il appelle ses auditeurs à s'examiner et à se repentir; tantôt en quelques mots il invoque les péripéties diverses de leur vie. « Rappelez-vous, » leur dit-il... Et de toutes ces expériences il conclut: « Instruits par des malheurs dont la trace n'est pas encore effacée parmi nous, puissiez-vous n'oublier jamais que la religion est la seule garantie du bonheur des individus et des sociétés. »

J'imagine qu'ils devaient être singulièrement attentifs à ces accents, ces vieillards, ces hommes, ces femmes qu'avaient menacés ou battus tant d'orages! Eh! qu'est-ce qui intéresserait plus l'homme que ce qu'il a fait, dit ou vu? Dans tout cela il entre un peu de lui-même, un peu de son intelligence, un peu de son cœur, un peu de son activité matérielle ou morale, et tout cela lui plaît et l'instruit sans effort.

Quand le vieillard est parvenu au bout de sa carrière, il aime à revoir en esprit les divers moments de sa vie. Voulez-vous être son ami? Soyez son confident. Laissez-le vous raconter les événements du temps passé. Il sera un peu long peut-être; mais qu'importe? et puis, si vous l'aimez mieux, ne faites qu'évoquer ses souvenirs. Vous verrez aussitôt son œil s'allumer, sa langue se délier, tout son maintien vous dira : Parlez, parlez encore; ce que vous dites m'intéresse.

Donc, pour se faire bien écouter, il faut être actuel. «Quand est-ce que la prédicateur réussit à faire quelque impression sur ceux qui l'écoutent? C'est quand il touche aux intérêts du temps, qu'il fait allu-

sion à des pertes ou des calamités temporelles,» dit Cellerier.

Il y a un écueil, sans doute. Je ne voudrais pas d'un prédicateur qui ferait d'un sermon une gazette, et de la chaire une tribune. Ce serait aussi coupable que dangereux. Pas de personnalités blessantes non plus, sans doute.

Mais tout en évitant avec soin ces excès, il ne manque pas d'autres moyens d'être actuel dans sa prédication.

Une récolte est emportée par la grêle. Cellerier monte en chaire, et saisit cette occasion pour consoler ceux que le fléau a frappés. Il leur dit avec l'apôtre :

« Est-il quelqu'un parmi vous qui soit affligé sans que je le sois aussi ? Quand un père souffre dans ses enfants, il souffre dans la partie la plus sensible de lui-même. Voilà, mes chers frères, ce que j'ai éprouvé dans cette calamité si générale et si terrible, à laquelle je n'ai rien vu d'égal depuis que j'habite au milieu de vous..... Je souffre pour chacun de vous et pour tous ensemble. Mon cœur est navré du sentiment de vos pertes ; il ressent vos inquiétudes » etc. Qui n'eût été touché par l'intérêt d'un malheur présent et ému par des consolations si opportunes ?

Et encore, quand Cellerier venait à Genève prêcher en faveur de l'Hopital en détresse; quand le besoin était là pressant, actuel, horrible, qui eût fermé ses entrailles à la piété et sa bourse aux malheureux ?

Quand, après une bonne récolte, il invitait à la reconnaissance une paroisse de cultivateurs, qui pouvait s'y refuser ? Chacun lisait en toutes lettres la bonté de Dieu dans l'abondance de ses foins, de ses blés, de ses revenus. C'était palpable, actuel.

Donc, en résumé, à l'onction Cellerier joint l'actualité.

Orientons-nous. J'ai dit sur quelles bases reposent la méthode et les moyens de la prédication de Cellerier relativement au cœur. Reste à en apprécier les résultats. Est-ce que la prédication de Cellerier pénètre bien le cœur ? est-ce qu'elle le gagne bien ? Pas toujours. Souvent on demeure indifférent et froid.

Serait-ce que la religion, le bien, manquent d'attraits? Non assurément. Les meilleurs esprits en ont vanté de tout temps les charmes, et chacun d'ailleurs les a plus ou moins éprouvés. Non, si l'on n'est pas toujours remué par la prédication de Cellerier, c'est qu'il lui manque certaines qualités indispensables. Elle a le défaut *de joindre à une trop grande abondance d'idées le manque de concret et de dramatique.*

Manque de concret et de dramatique. Le philosophe et l'orateur ont deux façons de concevoir la vérité toutes différentes.

Le philosophe aime les abstractions. Ce sont ses délices. Pourquoi pas ? il les comprend.

L'orateur est tout autre. Il a peu de goût pour ce qui est métaphysique et obscur. Il aime la lumière, le plein jour. Chacun son goût.

Dans leur manière de s'exprimer, même différence. Notre philosophe a un langage à lui : des mots étranges et barbares. Quelques initiés pourtant les comprennent, dit-on. Sans doute, il y a quelques exceptions. Mais, en général, il est fort vrai de dire que le philosophe et l'orateur ont deux tournures d'esprit toutes différentes.

L'orateur, en effet, parle le langage de tout le monde. Mieux que cela. Il rend sa pensée avec la lucidité la

plus parfaite. Ses idées sont des blocs et non pas des atômes. Il les rend palpables, saisissantes, matérielles. Vous croyez les voir, les entendre, les toucher. Ses pensées ont un corps, une âme, un visage. Sa parole est une action.

Eh bien ! c'est là ce qui manque à Cellerier ; non qu'il soit abstrait, je ne dis pas cela, mais il n'a pas, en général, une parole suffisamment concrète et dramatique. On ne voit pas assez ce qu'il dit ; on ne le touche pas assez ; l'imagination n'en est pas assez vivement affectée ; sa prédication manque souvent de coloris et de relief. Rarement de ces peintures saillantes qui vous emportent. Rien ou presque rien de dramatique d'un Saurin ou même d'un Réguis. Ils sont saisissants, rapides, vigoureux. Quand ils parlent d'un débauché, par exemple, on voit ce débauché, on entend ses paroles, on assiste à ses orgies. Rarement il en est ainsi dans Cellerier.

Parfois son langage est vague et général ; ses peintures sans force et sans coloris. Il ne creuse pas assez la même idée. Il n'insiste pas assez sur chaque trait. Il passe trop vite.

Je prends un de ses tableaux au hasard. Il s'agit de la tranquillité du chrétien mourant.

« Le chrétien, soutenu, justifié par la foi, peut envisager l'éternité d'un œil serein. Elle ne lui offre que de riantes images. Il a vécu au Seigneur, il meurt au Seigneur, et ses œuvres le suivront, dit l'Esprit. Il va recevoir la couronne de justice, récompense de sa fidélité. Elle est sans doute un don de la miséricorde divine cette récompense ; mais c'est aussi le prix de la justice, parce que, pour nous soutenir et nous forti-

fier, le Seigneur a bien voulu le promettre à la fidélité, à la foi humble et sincère. Or le chrétien est animé de cette foi. Il est couvert de la justice de Christ. Il peut attendre avec confiance l'accomplissement des promesses de son Dieu.

« Cette confiance se nourrit des sentiments qu'il trouve en lui-même. Il sent qu'il est fait pour l'heureux séjour qu'il va habiter. Il sent qu'il en est citoyen, que c'est là sa patrie, qu'il a les penchants, les vertus qui en font la félicité. Une voix secrète, une voix divine, celle du Saint-Esprit, qui nous dit que nous sommes enfants de Dieu, et que, si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers, cette voix se fait encore entendre au fidèle. Elle lui donne l'assurance et l'avant-goût des joies du ciel. Il goûte un ravissement qu'il n'avait pas connu jusqu'à cette heure, du moins à un tel degré. Il tressaille d'une vive espérance. Cet avenir, dont la perspective le consolait, après lequel il a tant soupiré, il va donc se réaliser pour lui. Ce sera bientôt le présent. Il va être introduit dans les demeures célestes, dont il aimait à se figurer les délices. Il entendra son Rédempteur lui adresser cette douce voix : Venez, vous qui êtes les bénis de mon Père. Recevez en héritage le royaume qui vous a été préparé dès le fondation du monde. Tantôt il repasse avec une volupté inexprimable tous les traits du bonheur qui l'attend ; cette nature plus parfaite et affranchie de l'esclavage du péché dont il sera revêtu ; l'union des cœurs ; les plaisirs purs qui en font l'attrait. Tantôt, à l'idée de Celui qui est l'âme et le principe de toute cette félicité, qui remplit les cieux de sa présence, et auquel il va se réunir, il ne peut contenir ses transports. Il se croit

déjà ressuscité, assis dans les lieux célestes en Jésus-Christ.

« Chrétiens, nous qui sommes sans cesse distraits, absorbés par les objets sensibles .... nous ne pouvons la bien concevoir cette agitation divine d'une âme qui laisse le monde pour s'en aller au Père. Il ne sera plus pour moi un Dieu qui se cache; je vais être admis en sa présence. Ce n'est plus dans ses ouvrages seulement que je le contemplerai ; je le verrai face à face. Ce n'est plus dans les temples bâtis de la main des hommes que je l'adorerai; je vais faire partie du cœur de ces heureux qui jettent leurs couronnes au pied de son trône. Mes accents s'uniront aux leurs pour le célébrer et le bénir dans l'éternité.»

Ce tableau a certainement de la douceur; mais, outre qu'il est démesurément long, ne manque-t-il pas de saisissant, de dramatique? Est-ce que les différents traits ne sont pas trop vagues, trop généraux? Est-ce qu'ils parlent bien vivement au cœur? Pour moi, je demeure parfaitement indifférent.

Cellerier nous dit que le chrétien mourant est plein de confiance, qu'il sent qu'il est fait pour un monde meilleur, qu'il goûte des ravissements jusqu'alors inconnus, qu'il tressaille d'une vive espérance. D'accord. Je le crois comme lui ; mais tout cela ne me dit pas grand'chose. Mon cœur n'y est pour rien. Ce n'est qu'une affaire d'intelligence. Pourquoi ne pas nous peindre cette espérance, ces ravissements, cette confiance, cette joie? Pourquoi n'en faire qu'une mention toute sèche ou peu s'en faut? car ce qu'il en dit est fort insuffisant. Croit-on qu'il suffise de dire : le chrétien mourant est heureux, il espère, il est ravi, pour

remuer les cœurs? Eh! mon Dieu, non. Tout cela ne dit rien, parce que ce n'est pas assez développé, assez saillant, assez dramatique.

On peut se demander à quoi cela tient. Je n'hésite pas à le dire : cela vient d'*une trop grande abondance d'idées.*

Il semble plaisant de reprocher à une homme d'avoir trop d'idées, quand il y en a tant qui en manquent ou qui en cherchent. Je le soutiens néanmoins : une trop grande abondance d'idées est un défaut réel. En effet, de deux choses l'une : ou bien vous ne faites qu'effleurer chaque idée, si vous les donnez toutes; ou bien vous devez être long, fort long; la plus grave des calamités. N'en parlons pas.

Reste alors la première hypothèse; et qu'arrivé-t-il? C'est que vos idées se succèdent avec une telle rapidité que non-seulement le cœur n'est pas remué, mais la mémoire elle-même n'y a aucune part.

Dans le tableau précité, par exemple, de grâce, de quoi se souvient-on après l'avoir lu? Cellerier n'aurait-il pas mieux fait de se borner à trois, quatre idées et à les développer? Il fût descendu dans les détails. Il eût fait parler ce mourant. Le tableau se fût animé. Les grosses couleurs seraient venues et avec elles le dramatique.

Mais non, Cellerier n'a point fait ainsi. Aussi que de fois, en lisant sa prédication, je me disais : Pourquoi tant d'idées? Qu'est-ce qu'elles ajoutent de bon au discours? Elles lui nuisent, au contraire, à beaucoup d'égards. Trop d'imagination est un mal; il eût mieux valu pour Cellerier en avoir moins.

En résumé, je dis que, si Cellerier ne va pas tou-

jours au cœur de ses auditeurs, c'est qu'il manque de concret, de dramatique, et qu'il a trop d'idées.

V.

J'ai dit en commençant que la prédication doit s'adresser au cœur et à la conscience : au cœur, par l'attrait de la beauté morale; à la conscience, par le sentiment de la responsabilité et le besoin de pardon. Nous allons voir que Cellerier n'a pas oublié la conscience. Voici sa marche.

Le juge souverain des hommes doit punir les coupables qui ne préviendront pas ses jugements.

Or l'homme inconverti est coupable. Il n'aime point son Dieu; il sacrifie son devoir à ses penchants; il est orgueilleux, sensuel, égoïste; que de pensées mauvaises! que de mouvements coupables remplissent son cœur! Quelle culpabilité il assume! Qui le retirera de l'abîme? Sa conscience se fausse, les passions l'aveuglent. « Et où s'arrêtera-t-il? Aucune lumière ne lui fait plus discerner les profondeurs de l'abîme. Qui le tirera de la voie trompeuse dans laquelle il s'est engagé? Aucune voix ne le rappelle. Il y marche avec assurance. Il croit suivre le droit chemin. Comment obtiendra-t-il le pardon de ses fautes? Comment se déchargera-t-il du fardeau d'iniquités qui pèse sur lui? »

A ce langage je suis effrayé à salut. Ma conscience pousse un cri d'alarme. Elle se sent responsable. Elle dissipe les illusions qui pourraient lui masquer la bonne voie. Elle comprend qu'il y a une sanction pour le bien comme pour le vice. Elle appréhende, elle craint, elle crie: « Grâce, pardon, un Sauveur! »

Ce résultat obtenu, Cellerier présente alors à l'âme humaine Jésus-Christ pour Sauveur, moyennant foi ou communion avec lui. C'est, comme on le voit, la théorie paulinienne de la justification par la foi. Elle est essentiellement basée sur la conscience et la responsabilité de l'homme, et par cela même elle est un auxiliaire puissant pour le prédicateur.

De nos jours, il est vrai, on ne sent guère sa culpabilité et par suite sa responsabilité. L'avenir n'effraie pas beaucoup. On ne songe pas à son état moral. Mais que le prédicateur éveille le sentiment de la coulpe, et vous verrez si la conscience humaine ne réclamera pas bien vite un sauveur. Est-ce que la raison, la simple raison ne manifeste pas à l'homme qu'il aura à rendre compte de sa vie? Qu'il sera heureux ou malheureux selon qu'il aura bien ou mal vécu? On l'accorde. Eh! si on l'oublie, le prédicateur ne doit-il pas le rappeler? Ah! sans doute, qu'il se garde de jeter par des exagérations le trouble dans des imaginations faibles; qu'il laisse les chaudières de l'enfer du moyen âge; mais sous cette image qu'il sache démêler la vérité et affirmer les tourments angoissants réservés aux méchants. Il est sûr, s'il convainc d'abord la raison de ses auditeurs de la justesse de sa cause, d'avoir leur conscience dans ses intérêts. Et quel auxiliaire! Elle est pour le prédicateur, ce qu'est pour l'assiégeant une intelligence secrète dans une ville à prendre. Elle répète à tout instant à l'homme: « Tu dois, il faut ou malheur. »

Quand donc Cellerier a fait appel au sentiment de la responsabilité, au besoin de pardon et à sa satisfaction par la foi en Jésus-Christ, je crois qu'il a bien fait.

Maintenant, comme tout à l'heure, je répète ma ques-

tion : La prédication de Cellerier pénètre-t-elle jusqu'à la conscience de ses auditeurs? Encore une fois, pas toujours. Voici pourquoi.

J'ai dit, quelques pages plus haut, que Cellerier avait trop d'idées, qu'il ne les développait pas assez; de là son manque de saisissant, de dramatique. C'était un premier inconvénient; mais il en est d'autres.

Trop d'idées, en effet, embarrassent la marche d'un discours, la clarté en souffre, les idées-mères se perdent, les digressions entraînent l'esprit, on oublie le point de départ, on ne sait plus ce dont il s'agit, on n'y est plus. Et alors comment voulez-vous que la conscience soit atteinte? On ne va à la conscience que par la raison, et la raison est-elle convaincue? Pour être convaincu il faut comprendre, et le peut-on quand la marche d'un discours n'est pas parfaitement claire? Eh bien! c'est là un défaut que j'ai souvent observé dans la prédication de Cellerier.

Après avoir lu tel de ses noms j'aurais été bien embarrassé d'en donner l'analogie. Était-ce de ma part inattention, manque de mémoire? C'est possible. Pourtant c'est par pure politesse que je fais cette concession; car Cellerier me semble bien plus coupable que moi.

Ainsi l'exorde, comme chacun sait, a pour but d'introduire le sujet et d'en marquer la portée. Eh bien, croirait-on qu'il m'est arrivé, après avoir lu tel exorde des discours de Cellerier, de ne pas être bien sûr de ce que voulait ou ne voulait pas l'orateur, quel était ou n'était pas son but? Pourquoi cela? Toujours à cause d'une malheureuse surabondance d'idées accessoires ou inutiles qui noyaient les idées générales. Un exemple.

Dans l'exorde d'un sermon sur Jésus, nous détournant du péché, il y a les idées suivantes:

But magnifique. Projet digne de Celui qui avait créé l'homme par bonté. Trompé dans ses vues, il crée l'homme une seconde fois. Il envoie son Fils. Ce Fils fut annoncé dès les premiers jours; Adam en reçut la promesse; Abraham, les patriarches l'entrevirent; or cette promesse s'est réalisée; Jésus-Christ est venu. Les Juifs ne l'ont pas compris. Ils attendent un Messie terrestre. Mais c'est pour les hommes de tous les lieux que devait se lever le soleil de justice. Le péché, voilà le grand adversaire du genre humain dont le Messie devait triompher. Voilà l'ivraie qu'il fallait arracher; sans cela le sacrifice de Jésus-Christ n'a point d'efficace. Nous ne pouvons être délivrés de la mort éternelle, réconciliés avec Dieu, qu'en changeant notre cœur. Or Jésus-Christ a-t-il fait ce qui était nécessaire pour atteindre ce but? Cet examen est d'un grand intérêt. Pénétrons-nous de tout ce que Jésus-Christ a fait pour nous.

C'est là ce que j'appelle trop, beaucoup trop d'idées et une marche embarrassée. Sans doute la plupart de ces idées ne sont qu'exprimées, mais enfin, pour brièvement qu'elles le soient, elles n'en distraient pas moins l'attention.

A quoi bon son exorde si long? Le meilleur n'est-il pas le plus court? Pourquoi nous dire que les Juifs ont mal compris le Messie; qu'il avait été annoncé par Dieu à Adam et aux prophètes; qu'il est venu pour tout le monde, qu'un grand intérêt se rattache à sa venue? Tout cela peut être intéressant et important; mais ici c'est parfaitement inutile. L'idée-mère est étouffée, elle

n'apparaît qu'aux dernières lignes, elle passe presqne inaperçue. Cela se conçoit: les auditeurs ou les lecteurs sont tout préoccupés par les idées du début. Ils s'attendent à un sermon sur les espérances messianiques, sur les prophéties, ou même sur l'universalisme chrétien, en sorte que l'idée-mère, Jésus-Christ est venu nous détourner du péché, peut parfaitement leur échapper.

Dans le corps du discours j'ai bien souvent remarqué le même défaut. Les grandes arêtes qui doivent traverser un sermon d'un bout à l'autre ne ressortent pas généralement assez. Beaucoup trop d'idées superflues. Pas toujours mais parfois les divisions du discours ne sont pas indiquées; grave défaut à mon sens. Il est presque impossible de suivre jusqu'au bout un discours sans division. On ne sait pas où vous mène l'orateur. Vous êtes comme un aveugle, vous hésitez, vous n'avancez qu'avec précaution, et pour peu que la main qui vous guide vous abandonne, vous restez en route.

De même en prédication l'auditoire suit bien quelque temps un discours sans division, mais pour peu que les idées ne s'enchaînent pas très-rigoureusement il est bien vite égaré. Alors il s'ennuie, il bâille ou il dort. Il est comme un cavalier dont les mains ont lâché les rênes qui guidaient sa monture. Ne lui demandez pas où il va, il l'ignore. Il erre çà et là au gré de son cheval. Oh! il verra peut-être des bois, des vallons, des prairies; s'il a l'âme poétique il pourra en jouir, mais s'il est pressé, je le plains. Où ira-t-il? Arrivera-t-il à son but?

Eh bien, c'est là l'image de ce qui arrive parfois à la lecture de tels sermons de Cellerier. Ils manquent

d'ordre, de clarté, à cause d'une trop grande abondance d'idées, et de l'absence de divisions. On s'y perd. En somme, la conscience n'est pas atteinte.

Mais ces défauts eux-mêmes d'où viennent-ils? Cette question est d'autant plus à sa place qu'elle nous révèle le vrai défaut de Cellerier, défaut dont les autres ne sont en partie que la conséquence. Ce défaut c'est le manque de *dialectique*. Assurément ce n'est pas absolu. On n'a qu'à lire son discours sur l'*ivrognerie* pour s'en convaincre. Le reproche n'est vrai qu'en général, mais qu'importe, tel qu'il est il n'en est pas moins le résultat d'une dialectique insuffisante.

Si, en effet, Cellerier eût été plus dialecticien, il ne serait pas embarrassé dans la marche de ses discours. Il n'aurait pas entassé idée sur idée, il eût senti le besoin de divisions claires et nettes. Qu'est-ce en effet que la dialectique?

Elle est le fil d'Ariadne qui guide à travers les détours du labyrinthe le plus inextricable. Elle va droit au but, elle ne s'amuse pas en chemin: pas d'idées étrangères au sujet, pas de digressions inopportunes. Grâce à elle, le discours marche toujours droit devant lui. Les propositions s'appellent et s'enchaînent, c'est le règne de la logique. Jamais l'auditeur ne s'égare; il n'a qu'à écouter un peu. Du premier mot au dernier du discours, c'est un tissu toujours égal et ininterrompu, semblable au chemin qui se déroule en ruban blanc et droit dans une vaste plaine. Regardez. D'une extrémité à l'autre votre œil en aperçoit la surface rectiligne. Vous en voyez le commencement, la fin, le milieu.

Ainsi en est-il d'un discours où règne la dialectique.

Vous en suivez d'un bout à l'autre les développements sans vous égarer jamais.

La dialectique a encore un autre avantage: je veux dire la force probante qui résulte de l'enchaînement rigoureux des propositions entre elles.

La raison de l'homme, en effet, a des lois fatales. En vertu de ces lois, elle compare, elle juge, elle affirme, et quand elle trouve dans un discours un ensemble de propositions d'accord avec ses lois elle dit: Vérité, certitude, évidence. Elle est convaincue. Dès ce moment l'orateur dispose de la raison et de la conscience de ses auditeurs. Leurs volontés sont à lui. Leur conscience est prise. Il faut obéir.

Il y a plus: non-seulement par la dialectique le prédicateur pénètre jusqu'à la conscience de ses auditeurs, mais lui-même en reçoit une force singulière.

Soutenue par cette puissance rationnelle, son imagination s'allume; elle s'échauffe, elle lance feu et flamme. Comme la nuée, l'orateur se charge peu à peu d'électricité. Il s'en pénètre, il s'en remplit, puis brille, gronde, tonne, éclate, frappe, renverse, brise. Feu consumant, force sans égale, il saisit, il enlève, il emporte: pas d'obstacles, pas de résistances. Tout tremble, tout cède, tout plie.

Eh bien, c'est là ce qui manque à Cellerier. Il n'a pas, je le répète, une dialectique suffisante, et par suite assez de force. Qu'on n'aille pas croire pourtant que je reproche à Cellerier de n'avoir pas été un âpre accumulateur de syllogismes. Eh! mon Dieu, le peuple ne suit pas un sermon tout de raisonnement! Un prédicateur trop raisonneur est parfaitement inutile au plus grand nombre.

Ce que je reproche seulement à Cellerier, c'est de

n'avoir pas rendu ses arguments assez évidents aux yeux de ses auditeurs. Il ne lui eût pas fallu fort ergoter pour cela ; il lui eût suffi d'un enchaînement bien rigoureux des proportions et des idées. Or quelquefois il m'est arrivé, en le lisant, de me demander : Comment cette idée se rapporte-t-elle à celle qui précède, ce développement à celui qui suit ? Quelquefois le raisonnement était brisé par une incidente, et alors adieu la logique, la conviction et une action quelconque sur les consciences. Cellerier ne saisit pas, ne convainc pas. Ses arguments, quoique bons, ne sont pas assez palpables. Vous n'y trouverez guère de ces arguments à la Saurin ou à la Tertullien. Ainsi ce rude Africain disait aux païens : Vous prétendez que nous nous livrons à l'inceste dans nos assemblées ; que nous y égorgeons des enfants etc. — Comment le savez-vous ? L'avez-vous vu ? — Non, vous vous cachez — Eh bien alors, si nous nous cachons, comment le savez-vous ? L'évidence saisit aussitôt la raison ; on est obligé de se tenir les mains pour ne pas applaudir.

Cellerier n'a pas su réduire ses arguments à l'évidence. Aussi sa prédication n'a-t-elle pas la force qu'il lui faudrait. On ne s'échauffe pas, on ne s'enthousiasme pas, on ne bout pas. Sa parole n'est pas celle d'un orateur puissant qui entraîne tout. Elle n'est pas le torrent qui emporte arbres, pierres, rives et maisons, tandis que furieux, rapide, emporté, il roule droit au but. Cette éloquence-là Cellerier ne l'a pas. La sienne est plus douce et peut-être plus chrétienne. Elle est ce ruisseau dont parle Boileau :

> ..... Qui sur la molle arène
> Dans un pré plein de fleurs lentement se promène.

C'est un cours d'eau paisible aux méandres nombreux. Rien de trouble, rien de fangeux. Ses eaux sont transparentes. Leur limpidité engage. Approchez et buvez: vous n'y trouverez pas l'excitation d'une liqueur forte; votre sang ne coulera pas plus vite dans ses canaux; votre cœur n'en battra pas plus fort; votre cerveau ne s'enflammera pas; mais je vous promets une eau vive et salutaire. Elle désaltérera votre âme; elle lui fera sentir tous les attraits de ses vertus bienfaisantes. Vous vous sentirez plus fort et plus heureux.

Donc, en résumé, s'il me fallait caractériser en deux mots la prédication de Cellerier, je dirais : elle est admirable d'onction, faible de dialectique.

Quant au style de Cellerier, il est généralement fort bon. Pas la moindre recherche, rien de boursouflé; tout y est naturel. Abondant et familier, on n'y sent pas l'effort; il coule comme de source; il est toujours à la portée de ceux à qui il s'adresse.

La nature, la campagne, les usages ordinaires de la vie, de fines observations morales, fournissent au langage de Cellerier des comparaisons gracieuses et populaires.

« Les faux amis, dit-il, disparaissent au jour de l'affliction comme ces nuées d'oiseaux qui s'envolent aux approches de l'hiver. — Les lois humaines sont semblables à la faux qui coupe les plantes nuisibles, mais qui ne peut ni les extirper ni purifier et féconder le sol. » — En étouffant la douleur, on l'aigrit: « ainsi la mer, furieuse au pied d'un rocher qui lui résiste, est moins agitée sur le rivage, qui laisse ses ondes se répandre en liberté.» — L'âme se tourne vers Dieu

« comme l'aimant vers le pôle, quand il n'est pas agité par quelque mouvement étranger. »

A côté de ces images toutes simples se trouvent des expressions heureuses : « Quel ministre, dit-il, n'a vu la foi rayonner sur un front pâlissant, et l'espérance sourire sur des lèvres décolorées? » — « Le chrétien se prête au monde, mais ne s'y livre pas. »

Parfaitement pure et élégante, sa diction a encore je ne sais quoi de doux et de tendre qui va à l'âme. C'est comme une sauve harmonie qui la berce et la fait penser. Généralement tempérée, elle s'élève parfois et rappelle la grandiose éloquence de Rousseau.

Je ne sais si je me trompe, mais je n'ai pu lire certains sermons de Cellerier sans faire ce rapprochement. Qu'on lise, en effet, surtout quelques passages de son homélie sur les songes de Pharaon, et puis encore ses sermons sur les douceurs de la vie domestique, sur la maladie, sur la convalescence, sur la résignation, sur l'immortalité, mise en évidence par l'Évangile, n'y a-t-il pas là un certain ton commun à Cellerier et à Rousseau?

Par les quelques mots que je viens de tracer sur le style de Cellerier, on peut voir qu'ici, comme dans les autres éléments de sa prédication, c'est son âme qui embellit tout; qui s'exprime dans la phrase comme dans la pensée. Le style n'en est que le vêtement, et, comme elle, il est pur, simple, harmonieux, naturel, facile.

VI.

Un mot encore sur le prédicateur. J'ai dit ce qu'était la prédication de Cellerier; je n'ai pas parlé de la per-

sonne du prédicateur. Il convient d'en dire quelques mots pour expliquer les succès prodigieux de ses discours.

Cellerier, nous disent ses biographes, avait une physionomie bienveillante et sympathique. Dans ses regards on lisait une douceur mélancolique. Sa voix était pleine de charme ; elle allait au cœur autant qu'à l'oreille ; elle était « comme le timbre de son âme. » Toute sa personne respirait la bienveillance. « Sous son portrait vous auriez écrit : « Sensibilité profonde ! » Mais vous auriez voulu ajouter aussitôt : « Candeur, élévation, vérité. »

Ce n'est pas tout. A un extérieur heureux, Cellerier joignait l'autorité du chrétien sincère, du pasteur sans reproche. On le savait, et dans sa bouche la parole évangélique revêtait une double force et une double influence. Sa voix était la voix d'un saint.

Dans les circonstances difficiles, dans les moments de crise, on l'appelait à Genève. Une foule avide se pressait autour de sa chaire. Il prêchait, et nul ne songeait à discuter ses enseignements ou à balancer ses exhortations. Une nuée de mauvais livres inonde-t-elle Genève. On appelle Cellerier. Il prêche, et le lendemain, dit M. Gaussen, « les libraires et les principaux de la ville concluent un marché pour faire disparaître ces instruments de tant de mal. » Y a-t-il beaucoup d'orateurs qui aient eu de plus grands succès ? Sans doute, son talent y était pour beaucoup, mais son caractère évangélique n'y était-il pas pour quelque chose ?

Si donc, eu égard à la très-grande influence de Cellerier, on me reprochait d'avoir été sévère dans la cri-

tique de sa prédication, je dirais qu'il ne reste de Cellerier que la moitié. Et quand on ne connaît que l'œuvre et pas l'homme, la lettre et pas l'esprit qui l'exprimait et la vivifiait, il est bien difficile de porter des jugements parfaitement équitables. C'est le sort commun des orateurs d'emporter avec eux ce qui faisait la plus grande partie de leurs triomphes. Telle qu'est néanmoins la prédication de Cellerier, c'est vouloir du bien à l'Église que de lui en souhaiter beaucoup de semblables.

J'ai fini ma tâche. Ai-je toujours été juste dans mes éloges ou mes critiques? D'autres, plus compétents que moi, le diront. J'ai fait ce que j'ai pu.

THÈSES.

I.

A condition d'être soigneusement préparé à l'avance, un discours improvisé est préférable à un discours mémorisé et récité.

II.

La théopneustie plénière est insoutenable.

III.

Le livre de Jonas est une parabole.

IV.

Les Hébreux ont, comme tous les autres peuples, cru à une vie à venir.

V.

La glossolalie est le produit d'une exaltation des puissances spirituelles de l'âme.

VI.

Le sommeil des âmes est insoutenable.

VII.

Le libre examen est nécessaire en matières religieuses.

VIII.

L'épître aux Hébreux n'est pas de Paul.

IX.

Le deuxième épître de Pierre n'est pas authentique.

Vu par le président de la soutenance,
Strasbourg, le 9 novembre 1864.
RICHARD.

Permis d'imprimer,
Strasbourg, le 16 novembre 1864.
Le Recteur, DELCASSO.